

MON ROMAN :

"L'histoire d'une jeune femme en quête d'identité et de résilience"

Lorsqu'Aïcha quitte le Mali pour la France, elle laisse derrière elle sa famille, ses amis, et tout ce qui constitue son monde. En quête de réussite académique et de nouveaux horizons, elle se retrouve confrontée à des défis bien plus grands que ceux qu'elle avait imaginés : la solitude, l'adaptation culturelle, le poids des attentes familiales et les épreuves déchirantes des pertes à distance.

Mais Aïcha est bien plus qu'une étudiante ambitieuse. C'est une jeune femme déterminée, ancrée dans sa foi et ses principes, qui se bat pour conserver son identité face à un monde qui semble lui dire de changer. Entre la recherche acharnée d'une alternance, d'un travail, les pressions à abandonner son voile, le refus d'un premier mariage, la douleur de perdre des membres de sa famille alors qu'elle est en France, Aïcha s'accroche à ses rêves, à ses valeurs et à l'espoir d'un avenir meilleur.

Ce roman inspirant est un voyage au cœur de la persévérance et de l'amour, qui rappelle que les plus grands défis peuvent révéler notre force intérieure et que chaque pas vers l'avant est une victoire en soi.

"Un récit qui transcende les frontières, une leçon de courage et de foi qui vous marquera longtemps."

Chapitre 1 : Le Départ

Le soleil déclinait lentement sur Bamako, baignant la ville d'une lumière dorée, tandis que les ruelles de Korofina, un quartier vivant et bruyant, étaient animées par les voix des enfants jouant et les discussions des adultes. La chaleur du soir apportait une légère brise qui se mêlait aux parfums des épices et à la poussière soulevée par les pas des passants. À l'intérieur de la maison familiale, Aïcha se tenait dans la cour, entourée de sa famille, comme si chaque regard, chaque parole, chaque sourire marquait une dernière empreinte avant son départ.

La maison de Korofina, grande et colorée, avait été son monde depuis toujours. Elle y avait grandi, entourée de ses frères, sœurs, cousins, cousines, oncles et tantes. La voix chaleureuse de sa grand-mère résonnait dans le fond, rappelant des souvenirs d'enfance : les repas partagés, les histoires racontées à la veillée, les rires et les chamailleries entre enfants. Aujourd'hui, tout cela semblait prendre une autre dimension, une forme de nostalgie douce-amère, car Aïcha savait que ce moment serait inoubliable, un tournant dans sa vie.

Sa mère, rayonnante dans son pagne aux couleurs vives, se tenait à côté d'elle, lui tenant la main avec une douceur presque tremblante. « Tu es prête ? » demanda-t-elle d'une voix calme, mais Aïcha sentit derrière cette question une profonde inquiétude, une inquiétude que sa mère n'arrivait pas à cacher. Les yeux de celle-ci brillaient, mêlant fierté et tristesse. Aïcha hocha la tête, un sourire fragile sur les lèvres. « Oui, maman, je suis prête. »

Son père, plus en retrait, observait la scène en silence, son regard implacable fixant l'horizon. Il n'était pas du genre à exprimer ses émotions, mais Aïcha savait que ce départ pesait lourdement sur lui. Il l'avait toujours protégée, guidée, mais jamais par des mots. C'était un homme de peu de paroles, mais de gestes forts. Alors, même sans dire un mot, il s'avança et, d'un signe de tête, la fit comprendre qu'il était là, derrière elle, prêt à l'accompagner dans ce moment difficile.

À l'extérieur, toute la famille était rassemblée, et même quelques voisins s'étaient joints à l'événement. Les adieux se succédaient dans un brouhaha d'émotions. Les enfants couraient autour, les plus jeunes pleuraient tandis que les plus âgés offraient des sourires pleins de sagesse et de conseils. Les cousins et cousines se bousculaient autour d'Aïcha, la serrant dans leurs bras. Les mains tremblaient, les voix se brisaient sous le poids de la séparation. Aïcha les regardait, le cœur lourd, tout en sentant une chaleur infinie se répandre dans ses veines. Ses racines étaient là, solides et indéfectibles, mais ce départ marquait l'adieu à une partie d'elle-même, une partie de son enfance.

Dans la voiture qui les conduisait à l'aéroport, son père, silencieux comme à son habitude, conduisait d'une main ferme, les yeux concentrés sur la route. Aïcha, assise à ses côtés, se tenait droite, serrant la poignée de sa valise avec une force qui trahissait la tempête de sentiments qui se jouait en elle. À travers la vitre, elle apercevait les visages familiers de sa famille qui les suivaient à pied, ses frères et

sœurs agitant les mains avec des sourires mélangés de tristesse et d'encouragement.

L'aéroport, avec ses allées et venues incessantes, était en contraste total avec la chaleur calme de sa maison. Aïcha respira profondément avant de quitter la voiture, observant une dernière fois la silhouette de son père derrière le volant. Les mots étaient inutiles, mais son regard, aussi froid soit-il, lui transmettait une force qu'elle chérirait au fond d'elle pour les mois à venir. Elle se tourna vers sa mère, qui l'étreignait une dernière fois, la serrant contre elle avec une douceur infinie, un geste qui disait tout ce qu'aucun mot n'aurait pu exprimer.

Dans la file d'attente pour l'embarquement, Aïcha sentit la lourdeur de ce départ peser sur ses épaules. Elle savait que ce voyage vers Valence, pour poursuivre sa licence en mathématiques et informatique, était un saut vers un avenir qu'elle avait toujours rêvé, mais il n'était pas sans sacrifices. Sa famille l'avait toujours soutenue dans ses études, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce qu'elle laissait derrière elle : les rires de ses cousins, les conseils de ses tantes, les disputes sans fin avec ses frères et sœurs. Tout ce qui avait fait d'elle celle qu'elle était s'éloignait, et chaque instant semblait l'éloigner un peu plus de ses racines.

Elle monta à bord de l'avion, se glissant dans son siège avec une calme résignée. Tandis que l'avion décollait, Aïcha regardait à travers le hublot, observant la ville qui grandissait de plus en plus petite sous elle. Ses pensées se mêlaient, partagées entre l'excitation d'un avenir inconnu et la douleur de ce départ définitif. La chaleur de Bamako, la proximité de sa famille, tout cela semblait se dissiper dans les airs, emporté par la vitesse du vol.

Elle savait que ce voyage allait être une étape difficile, mais elle avait en elle la conviction qu'elle reviendrait plus forte. Parce que ce départ, bien que douloureux, était le début d'une aventure qu'elle avait longtemps rêvée. Elle se leva un moment, se dirigea vers la fenêtre, et laissa les nuages l'entourer, son cœur battant pour l'inconnu qui l'attendait à Valence.

Chapitre 2 : Les Premiers Pas en France

Lorsqu'Aïcha atterrit en France, ce ne fut pas Grenoble, sa destination finale, qui l'accueillit en premier, mais Valence, une ville plus petite, mais tout aussi déterminante. L'air frais de l'automne, légèrement piquant, frappait son visage dès qu'elle mit les pieds à l'extérieur de l'aéroport. Les arbres aux feuilles dorées et rouges semblaient s'étirer vers elle comme pour la saluer, mais elle n'eut pas le temps de s'émerveiller. Sa tête était déjà pleine des défis qui l'attendaient.

Aïcha arrivait avec un mois de retard à l'Université de Grenoble, située à Valence, et savait que chaque jour perdu serait difficile à rattraper. Ses premiers jours furent un tourbillon de formalités administratives et de nouveaux apprentissages. La filière maths-informatique, qu'elle avait envisagé comme un domaine d'excellence, se présentait sous un jour plus complexe. Les concepts d'informatique, les langages de programmation et les algorithmes lui étaient étrangers, et elle se sentait à la traîne par rapport à ses camarades. « *Suis-je vraiment à ma place ici ?* » se demandait-elle souvent, observant les autres discuter aisément des langages de programmation, tandis qu'elle luttait pour comprendre les bases.

La difficulté des études n'était pas le seul défi. Trouver un logement devint une tâche herculéenne. Les résidences universitaires étaient déjà toutes complètes, laissant Aïcha face à une décision difficile : trouver un appartement indépendant. Pendant ce temps, elle dut séjourner à l'hôtel, une dépense imprévue qui érodait peu à peu ses économies. Chaque soir, le poids des frais et l'incertitude de ses prochaines semaines rendaient son sommeil agité. Le stress s'accumulait, et les journées filaient à toute allure, chaque cours d'informatique la laissant plus confuse et dépassée.

Malgré tout, Aïcha refusait de s'appuyer sur le soutien financier que son père lui avait minutieusement préparé. Chaque année, il constituait un compte bloqué qui aurait pu couvrir largement ses dépenses. Mais Aïcha aspirait à l'indépendance. Elle voulait tracer sa propre voie, ressentir la fierté d'avoir surmonté les épreuves par ses propres moyens. L'aide de son père restait une sécurité, un filet invisible qu'elle choisissait de ne pas utiliser.

Ce n'était pas uniquement la difficulté des études qui pesait sur ses épaules. Aïcha vivait un autre défi majeur : l'indépendance financière. Elle avait grandi avec l'idée que l'indépendance était la clé de la réussite. Et même si elle savait que son père

ne lui en voudrait pas d'utiliser ce compte bloqué, elle préférait vivre plus modestement, dans l'espoir de pouvoir un jour le rembourser de ses propres efforts. Ainsi, elle choisit de se loger dans une petite chambre d'hôtel, jusqu'à ce qu'elle trouve un appartement. Cette solution, bien que plus chère, était un choix qu'elle jugeait nécessaire pour garder son autonomie. Chaque soir, les chiffres des dépenses s'accumulaient dans son esprit, mais elle refusait d'en parler à son père. Son orgueil, et son désir de prouver sa capacité à se débrouiller seule, ne lui permettaient pas de revenir sur cette décision.

Aïcha fit vite la connaissance de ses camarades de promotion, et parmi eux, plusieurs jeunes boursiers venus du Mali, qui étaient arrivés un mois avant elle. Ils étaient connus comme les "boursiers d'excellence", un groupe d'étudiants triés sur le volet, dont les performances académiques étaient saluées tant au Mali qu'en France. Fatoumata et Fatal faisaient partie de ce groupe. Fatoumata était dans une autre filière, mais elle avait une affinité immédiate avec Aïcha. Les deux jeunes femmes se comprenaient sans avoir besoin de beaucoup de mots ; elles avaient en commun cette volonté d'aller de l'avant, mais aussi cette nostalgie des leurs, du pays, de la chaleur des retrouvailles familiales.

Un soir, lors d'une rencontre informelle à l'université, Fatoumata approcha Aïcha avec un sourire complice.

« *Aïcha, tu viens à la fête d'intégration des boursiers demain soir ?* », lui demanda-t-elle en espérant qu'Aïcha accepterait.

Aïcha, les yeux baissés, hésita un instant. Ce genre d'événements, avec ses foules d'inconnus et ses discussions animées, la mettait mal à l'aise. Elle était timide, et l'idée de se retrouver seule au milieu de tant de monde la perturbait.

« *Je... je ne suis pas sûre. Je ne connais pas bien encore tout le monde...* », répondit-elle, la voix hésitante.

Fatoumata, avec une douceur maternelle, insista : « *C'est une excellente occasion pour te faire des amis, et tu sais bien que, ici, nous sommes tous dans le même bateau. Ne t'inquiète pas, je serai là pour te présenter les autres.* »

Aïcha baissa les yeux, son visage se colorant légèrement. Elle savait que Fatoumata avait raison, mais l'idée de sortir de sa zone de confort la paralysait. Pourtant, au

fond, elle avait envie de s'intégrer, de découvrir cette nouvelle vie, de briser la timidité qui l'enfermait parfois dans ses propres pensées. Mais le doute persistait.

« Merci, mais je préfère rester ce soir. Ce n'est peut-être pas le moment pour moi. »

Fatoumata hocha la tête, compréhensive. *« D'accord, mais si tu changes d'avis, viens me trouver. »*

Aïcha, un peu coupable, sourit faiblement. Peut-être une autre fois, pensa-t-elle.

Les jours suivants, Aïcha se concentra sur ses études et sa recherche de logement. Mais à chaque fois qu'elle passait devant la salle où la fête d'intégration avait eu lieu, elle se sentait un peu plus en retrait. Les rires et les voix des autres étudiants résonnaient à ses oreilles, mais elle avait choisi de ne pas y participer. Elle se disait que ce n'était qu'une fête, qu'il y en aurait d'autres, qu'elle pourrait y aller quand elle serait prête. Mais cette réflexion, un peu trop rationnelle, ne parvenait pas à combler le vide qu'elle ressentait.

Les jours se succédaient, et chaque matin, elle se rendait à l'université en espérant que cette sensation de déconnexion finirait par disparaître. Mais, en attendant, elle continuait de se battre avec ses cours, essayant de rattraper son retard et de se faire une place parmi ses camarades. Ses progrès en informatique, bien que lents, commençaient à se faire sentir. Petit à petit, les concepts devenaient plus clairs, et elle commença à se sentir plus confiante dans ses capacités.

Mais, au fond d'elle, Aïcha savait que la vraie bataille qu'elle menait, ce n'était pas seulement contre la complexité des matières ou contre le retard accumulé, mais contre cette solitude qu'elle ressentait. Elle voulait être à la fois indépendante et connectée aux autres, mais ce n'était pas toujours facile de concilier les deux. Elle espérait que, bientôt, elle trouverait l'équilibre.

Un matin, alors qu'elle errait dans la cour de l'université, une pile de notes serrée contre elle, le découragement prit le dessus. Elle tenait les feuilles dans ses mains comme une ancre, mais elle se sentait submergée par une vague d'incompréhension. Chaque ligne de code, chaque équation semblait aussi étrange et inaccessible qu'un univers parallèle. *Pourquoi est-ce que tout est si difficile ici ? Pourquoi est-ce que je ne comprends rien ?*

Les visages de ses camarades, concentrés et sereins, semblaient se brouiller autour d'elle, comme si une barrière invisible la séparait de ce monde qu'elle avait choisi de conquérir. Aïcha se sentit d'un coup perdue. Dans ses souvenirs, au Mali, les matières étaient difficiles, mais elle s'en sortait toujours avec détermination et travail. Ici, tout lui échappait, et un sentiment de solitude pesait lourdement sur ses épaules. *Je vais échouer... Je ne vais jamais rattraper ce retard...*

Elle s'assit sur un banc de la cour, sans vraiment y penser, les larmes commençant à envahir ses yeux, brouillant sa vision. C'était la première fois depuis son arrivée en France qu'elle se sentait aussi perdue, aussi fragile. L'incertitude, le poids des attentes, de sa famille, de son propre idéal d'excellence, l'écrasaient. *Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à me faire une place ici ?*

Elle ne remarqua pas tout de suite la présence qui s'approchait d'elle. Ce fut une voix calme, douce, mais pleine de bienveillance qui la fit sortir de sa torpeur.

« *Aïcha, ça va ?* » demanda un professeur, d'un ton préoccupé. C'était le professeur d'informatique, celui qui, un mois plus tôt, l'avait encouragée à ne pas se laisser abattre malgré son retard.

Aïcha, surprise par cette voix, releva lentement la tête. Ses yeux étaient rouges et pleins de larmes, mais elle n'eut pas le courage de les essuyer. Elle se sentit soudainement vulnérable, comme si la douleur de son échec venait d'être exposée à la lumière.

Elle prit une profonde inspiration et, d'une voix tremblante, elle expliqua : « *Je suis... je suis perdue. Je ne comprends rien à ces cours. Je suis en retard sur tout le monde, je ne vais jamais y arriver. Je...* » Elle se tut un instant, incapable de finir sa phrase. Les mots se bloquaient dans sa gorge, étouffés par l'angoisse.

Le professeur, d'un regard empathique, s'assit à côté d'elle sur le banc, sans rien dire pendant quelques instants. Puis, il parla doucement, mais avec fermeté. « *Aïcha, je comprends que ce soit difficile. Mais tu n'es pas seule dans cette situation. Beaucoup d'étudiants rencontrent des obstacles au début. Et le fait que tu sois ici, en train de lutter pour comprendre, montre déjà ta détermination. Ce n'est pas la vitesse à laquelle tu avances qui compte, c'est ta volonté de continuer, même lorsque c'est dur.* »

Elle leva les yeux vers lui, étonnée. Il continuait : « *Tu es ici parce que tu as des capacités. Les retards peuvent être rattrapés. Ce que tu traverses maintenant, c'est un défi, pas un échec. Et je suis là pour t'aider, Aïcha. Nous allons mettre en place un plan de révision personnalisé pour toi. Pas de panique. Un pas après l'autre, tu vas y arriver.* »

Aïcha hocha la tête, d'abord incrédule, mais une lueur d'espoir commença à naître en elle. *Peut-être qu'il a raison. Peut-être que ce n'est pas la fin du monde.* Elle se rendit compte qu'elle n'était pas seule dans cette épreuve, qu'elle avait les moyens de surmonter ses difficultés, même si cela semblait insurmontable à cet instant précis.

Les journées suivantes furent consacrées à ce plan de révision. Le professeur, avec l'aide de la responsable des licences, lui proposa des ressources supplémentaires, des sessions de tutorat et des explications adaptées. Chaque soir, Aïcha passait des heures à étudier, mais petit à petit, les concepts en informatique commencèrent à avoir un sens. Les lignes de code, qui lui semblaient autrefois être un mystère insondable, commencèrent à se démystifier, et chaque succès, aussi petit soit-il, nourrissait sa détermination.

En quelques semaines, Aïcha retrouva sa confiance. Elle ne se contenta pas de rattraper son retard ; elle surpassa même ses propres attentes. Et à travers cette épreuve, elle apprit quelque chose de fondamental : ce n'était pas la perfection qu'elle recherchait, mais la résilience. Elle comprit que l'échec n'était pas un point final, mais un tremplin vers une nouvelle forme de réussite.

Chapitre 3 : Le Poids des Choix et des Sacrifices

Le quotidien à Valence devint peu à peu un rythme auquel Aïcha s'adapta. Ses premiers mois, marqués par la solitude et le doute, avaient forgé en elle une détermination de fer. Cette période lui enseigna une vérité importante : dans l'adversité, elle avait appris à trouver en elle des ressources insoupçonnées. Mais la vie d'étudiante en France ne se résumait pas qu'aux cours et aux défis

académiques ; elle était une mosaïque de moments lumineux, de choix douloureux et de découvertes intérieures.

Pour Aïcha, maintenir un équilibre entre études et vie quotidienne n'était pas un choix, c'était une nécessité. L'éloignement de sa famille lui pesait, mais il l'aidait aussi à comprendre la profondeur des liens qui la rattachaient à son passé et la poussaient vers l'avenir. Les appels de sa mère, ponctués de conseils bienveillants et de prières, étaient un rappel constant de l'amour inconditionnel qui l'attendait au Mali. Pourtant, dans ces conversations, elle omettait souvent de mentionner les nuits blanches passées à réviser ou les journées où elle enchaînait les cours, le travail et les trajets interminables.

La vie devint plus complexe en licence 2, lorsque Aïcha, en quête d'indépendance, accepta deux emplois en parallèle de ses études. Le premier était un poste d'appui au personnel de la bibliothèque universitaire. Là, elle appréciait le calme des étagères de livres, le parfum du papier ancien et la routine des étudiants qui passaient la porte, chacun avec ses propres rêves et batailles. Travailler à la bibliothèque lui offrait des moments de répit et des opportunités d'étudier entre les heures de service.

Mais les besoins financiers l'obligèrent à trouver un second emploi. Après des recherches infructueuses, elle finit par décrocher un poste comme auxiliaire de vie pour l'entreprise Destia. Son rôle consistait à assister des personnes âgées dans leurs tâches quotidiennes : les aider à se nourrir, les accompagner dans des promenades et leur tenir compagnie. C'était un travail exigeant, physiquement et émotionnellement, mais il avait quelque chose de profondément humain qui touchait Aïcha. Chaque visite apportait son lot d'histoires, de rires, et parfois de larmes. Elle se lia d'amitié avec plusieurs « papis » et « mamies », tissant des liens qui dépassaient le cadre strict du travail.

L'une des dames qu'elle accompagnait régulièrement, Mme Monique Leroux, avait été institutrice dans sa jeunesse. Monique, toujours pleine de sagesse et de vivacité, devint une figure maternelle pour Aïcha. Leur complicité se renforça au fil des mois. Un après-midi, alors qu'elles savouraient une tasse de thé dans le salon lumineux de Mme Leroux, celle-ci se mit à raconter à Aïcha des anecdotes de sa jeunesse.

« Tu sais, Aïcha, dans mon métier, j'ai vu passer des élèves de tous horizons. Mais il y en avait un qui m'a particulièrement marquée. Il était toujours en retard, ne rendait jamais ses devoirs à temps, mais il était incroyablement brillant, malgré tout. J'ai toujours cru que l'échec n'était qu'un tremplin. Ce n'est pas la chute qui compte, c'est la façon dont tu te relèves. »

Aïcha, qui avait souvent des moments de doute sur son parcours, écouta avec attention. Ces mots résonnaient profondément en elle. Elle se sentait parfois perdue, submergée par le poids des études et des emplois à jongler. Mais ces paroles de Mme Monique étaient un phare dans l'obscurité. *« L'échec n'est qu'un tremplin. »* Elle répéta cette phrase dans sa tête comme un mantra, la reliant à chaque moment difficile.

Parfois, pendant les week-ends, quand Aïcha n'avait pas de service à la bibliothèque ni de cours, elle rendait visite à Mme Monique. C'était devenu un petit rituel, une façon pour elle de se détendre et de se ressourcer. Un jour, elle apporta même un plat du Mali, un *tika daiguai*, un plat traditionnel composé de riz et de viande en sauce, qu'elle avait cuisiné avec soin.

« C'est délicieux, Aïcha ! » s'exclama Mme Monique en prenant une bouchée. *« C'est comme un voyage, ce plat. J'ai l'impression de goûter un peu de chez toi, du Mali. Quelle merveille ! »*

Aïcha sourit, heureuse de faire découvrir un peu de sa culture à cette femme qu'elle avait prise sous son aile, comme une mamie de substitution.

Les mois passaient, et leur complicité grandissait. Un jour, lors d'une visite, Mme Monique, un peu émue, lui tendit un petit paquet. C'était un cadeau, joliment emballé.

« Aïcha, j'aimerais te donner quelque chose... quelque chose qui a beaucoup de valeur pour moi. Je sais que ça peut paraître un peu étrange, mais tu es devenue une amie précieuse, et j'aimerais que tu acceptes ce cadeau. »

Aïcha regarda le paquet, hésitante. Elle savait que Mme Monique, bien que généreuse, vivait avec une petite pension. Elle voulait refuser, mais n'osa pas. Elle prit doucement le paquet et l'ouvrit. À l'intérieur, il y avait une broche ancienne en or, un bijou précieux que Monique avait porté pendant de nombreuses années.

« Je ne peux pas accepter cela, Mme Monique, » répondit Aïcha, la gorge serrée. « Je suis honorée, vraiment, mais... je ne peux pas. Ce bijou a une valeur immense. Je... je risquerais d'avoir des problèmes si quelqu'un apprenait que j'ai accepté quelque chose d'aussi précieux. C'est... c'est compliqué. »

Mme Monique la regarda, surprise, puis comprit. Elle sourit doucement, posant la broche de côté. *« Je comprends, Aïcha. Mais sache que pour moi, ce n'est pas une question de valeur matérielle. C'est juste un geste de reconnaissance. »*

Leurs regards se croisèrent, et dans ce silence, Aïcha sentit une chaleur profonde dans son cœur. Elle n'avait pas besoin de ce bijou pour savoir qu'elle avait gagné quelque chose de bien plus précieux : l'amitié d'une femme remarquable.

Les journées de travail à la bibliothèque d'Aïcha étaient ponctuées de moments inattendus. De temps en temps, elle croisait Karamoko, le jeune homme qui dispensait les cours de Coran. Un jour, alors qu'elle rangeait des livres, elle le vit s'approcher d'une étagère avec l'air concentré.

Karamoko, toujours calme et réfléchi, cherchait un livre. Aïcha s'approcha discrètement, espérant avoir l'occasion de lui parler.

« Karamoko, tu cherches quelque chose en particulier ? » demanda-t-elle, cherchant une excuse pour engager la conversation.

Il tourna la tête, un sourire éclairant son visage. *« Oui, je cherche un livre de chimie. J'ai un examen de chimie organique bientôt, et je dois réviser certains concepts. Peut-être que tu pourrais m'aider à le trouver. »*

Aïcha, qui avait souvent croisé Karamoko à la bibliothèque sans oser lui parler, se sentit un peu plus à l'aise. *« Bien sûr, je connais la section de chimie ici. Laisse-moi te montrer. »*

Elle l'emmena jusqu'à l'étagère où se trouvait le livre qu'il cherchait, leur conversation s'enchaînant naturellement autour des études et de la chimie. À chaque fois qu'elle le croisait dans la bibliothèque, Aïcha trouvait une excuse pour lui parler. Elle observait ses gestes, son calme, son attention envers les autres. Il était toujours respectueux, humble, et son sérieux l'impressionnait. Il était rare de

le voir distrait ou préoccupé. Il semblait exceller à la fois dans ses études et dans sa pratique religieuse.

Aïcha ne pouvait s'empêcher de l'admirer à distance. Elle notait chaque détail de ses actions : sa façon de parler avec respect à chaque personne qu'il croisait, son écoute attentive, sa sérénité. Il semblait avoir une maîtrise de soi et une sagesse rares, et cela la fascinait. Pourtant, malgré son attirance, elle savait que ses priorités étaient ailleurs. Ses études, son travail et sa volonté de réussir en France étaient son objectif principal.

Chaque moment passé à observer Karamoko, chaque conversation anodine, renforçaient en elle un sentiment d'admiration profonde, mais aussi une prise de conscience : Aïcha n'était pas encore prête à laisser entrer l'amour dans sa vie. Elle devait se concentrer sur son avenir, sur la construction de son identité et de sa carrière.

Les mois passaient, et Aïcha se sentait plus forte, plus déterminée. Ses rencontres avec Karamoko, ses discussions avec Mme Monique, chaque instant passé à aider et à apprendre, contribuaient à forger la femme qu'elle devenait. Le chemin était encore long, mais Aïcha savait

Chapitre 4 : Les Appels de l'Absence

La brume matinale qui enveloppait Grenoble semblait particulièrement lourde cette année-là. L'hiver, bien plus froid qu'à l'accoutumée, s'installait sur la ville, et Aïcha sentait le poids de chaque journée lui peser un peu plus sur les épaules. Ce n'était pas seulement la rigueur des études, ni les défis quotidiens qui la tourmentaient. C'était cette sensation grandissante, inexorable, d'une distance émotionnelle de plus en plus difficile à franchir. Chaque appel de sa famille, chaque message qu'elle recevait de son pays natal, le Mali, semblait annoncer des nouvelles qu'elle redoutait, des nouvelles qu'elle aurait voulu ne jamais entendre.

Un matin, alors qu'elle traversait le campus de l'université de Grenoble, Aïcha reçut un appel de sa mère. Sa voix, d'ordinaire calme et posée, tremblait. C'était étrange, un frisson glacé parcourut l'échine d'Aïcha, comme un pressentiment. Elle s'éloigna de ses camarades et s'isola dans un coin tranquille de la cour pour mieux entendre sa mère.

"Aïcha, ma chérie... Ta grand-mère... elle est partie."

Un silence lourd s'installa entre elles. Aïcha sentit son cœur se serrer. Sa grand-mère, celle qui portait son nom, sa "maman" du Mali, celle avec qui elle avait grandi, qui l'avait élevée et soutenue, venait de rendre son dernier souffle. La femme forte et sage qui lui avait appris la résilience, qui lui avait inculqué les valeurs de la famille et de la dignité, venait de disparaître. C'était un coup de tonnerre dans la vie d'Aïcha, un vide profond qui ne pouvait être comblé par aucune distance. Cette grande figure de sa vie, ce repère inébranlable, s'éteignait, laissant une absence qu'il serait difficile de combler.

Elle se rappela les dernières conversations avec sa grand-mère, ces moments où celle-ci insistait pour la voir, la prendre dans ses bras une dernière fois. Elle était malade depuis un moment, mais Aïcha n'avait pas imaginé que ce serait si tôt. Comme si, dans un ultime acte d'amour, sa grand-mère savait, savait que son temps était compté, et que ce dernier adieu à sa petite fille chérie était sa dernière volonté. "J'aimerais tant te voir une dernière fois, ma chérie. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que mon heure est venue", lui avait-elle dit à plusieurs reprises.

Ces mots résonnaient dans la tête d'Aïcha, des souvenirs douloureux qui refaisaient surface. La décision de partir en France avait été difficile pour sa grand-mère, qui lui avait fait promettre de poursuivre ses rêves, de ne pas rester prisonnière de son pays, mais de revenir une fois qu'elle aurait accompli ses objectifs. Et maintenant, elle n'était plus là pour la soutenir, pour l'encourager.

Les funérailles de sa grand-mère avaient été un moment empreint de douleur. Aïcha n'avait pas pu y assister, le poids de la distance étant trop lourd à porter. Elle se remémorait les visages de sa famille, la chaleur de ses proches qui, malgré la peine, s'étaient serrés les coudes pour rendre hommage à la matriarche. Mais c'était une cérémonie qu'elle avait vécue à travers des appels téléphoniques, des photos et des vidéos, un souvenir figé dans sa mémoire, comme un rêve qu'elle ne pouvait pas toucher.

Quelques jours après la perte de sa grand-mère, un autre appel secoua son univers : sa deuxième grand-mère, celle qui vivait à l'autre bout du pays, était elle aussi décédée. Aïcha n'en revenait pas. Deux pertes en si peu de temps, une après l'autre, comme si un lourd voile de malheur s'était abattu sur sa famille. Sa mère pleurait au téléphone, et Aïcha, de l'autre côté de la ligne, se sentait impuissante, loin, perdue dans un pays étranger, sans pouvoir être là pour soutenir sa famille.

Mais le calvaire d'Aïcha ne s'arrêtait pas là. Quelques semaines plus tard, un autre appel annonça la perte d'une tante, une femme douce et chaleureuse, qu'Aïcha avait toujours vue comme un modèle. C'était l'année de la tristesse, l'année où la mort semblait frapper sans prévenir, emportant petit à petit des morceaux de son monde, des êtres chers qui avaient partagé sa vie. La douleur, la perte, s'ajoutaient à un tableau déjà chargé d'incertitude et de solitude. Chaque appel était un coup de poignard dans son cœur, et chaque message, chaque nouvelle, résonnait comme un écho de la fragilité de l'existence. Elle se demandait comment continuer à avancer quand tout semblait vouloir la retenir dans une spirale de douleur et de deuil.

À chaque nouvelle perte, elle sentait la terreur de l'impuissance grandir en elle. Elle se sentait coupable, comme si sa décision de partir, de vivre à des milliers de kilomètres de chez elle, avait accentué cette distance qui la séparait d'eux. Elle aurait voulu être là, auprès de sa mère, de sa famille, pour soutenir ceux qui, eux, étaient là pour rendre hommage aux défunts. Mais tout ce qu'elle pouvait faire,

c'était écouter au téléphone, partager des larmes par-delà l'océan, sans pouvoir vraiment toucher ou réconforter.

Les nuits étaient les plus dures. Aïcha se réveillait souvent en pleurant, le visage baigné de larmes, cherchant un réconfort qu'elle ne trouvait pas. La solitude devenait plus pesante chaque jour. Les fêtes et les réunions familiales auxquelles elle n'assistait pas semblaient lui rappeler à chaque instant qu'elle n'était plus là, dans le cercle familial. Mais dans cette épreuve, elle se rendit compte que sa grand-mère, sa "maman" comme elle l'appelait, lui avait transmis une force qu'elle n'aurait jamais cru possible. Leurs échanges, leur complicité, leur connexion profonde ne se perdaient pas dans la distance ou la mort. Elle emporterait toujours avec elle cette sagesse, ce savoir-faire face à l'adversité. C'était son héritage, la source de sa force intérieure.

Les pertes successives, aussi lourdes et dévastatrices qu'elles fussent, forgèrent petit à petit un caractère plus solide en Aïcha. Elle comprenait désormais que la vie était fragile, qu'elle pouvait être interrompue à tout moment, et que ce qu'il fallait vraiment préserver, ce n'était pas les moments faciles, mais bien les valeurs et les liens qui nous unissent à ceux qui nous sont chers. Ces morts, aussi douloureuses qu'elles aient été, avaient renforcé sa détermination. Elle allait continuer à avancer, à vivre, à réussir. Parce que c'est ce que ses proches auraient voulu pour elle. Et parce qu'au fond d'elle-même, elle savait que cette résilience, elle l'avait en elle, tout comme sa grand-mère.

Chapitre 5 : Le Mariage Refusé

Le poids du monde semblait s'être abattu sur Aïcha ce jour-là. La décision qu'elle venait de prendre, celle de refuser un mariage qu'elle avait accepté avant de quitter le Mali, la hantait. Elle s'assit dans son appartement à Grenoble, seule, le regard perdu dans le vide, et la pensée de ce refus continuait de lui retourner l'estomac. C'était une décision qu'elle n'avait jamais envisagée, mais elle avait dû la prendre. Sa vie en France avait changé tant de choses en elle, et ses critères, ses

rêves, son avenir avaient pris un autre sens. Ce n'était plus simplement une question de tradition ou de pression familiale, mais une quête personnelle, intime, qu'elle devait vivre selon ses propres convictions.

Lorsqu'elle avait quitté le Mali, le mariage avait déjà été discuté. Les deux familles se connaissaient, s'appréciaient, et avaient trouvé un terrain d'entente. Le prétendant, un jeune homme respectable, venait d'une famille honorable. À l'époque, Aïcha avait accepté ce mariage par respect pour ses parents et pour les traditions. Elle n'avait pas tout à fait réfléchi aux implications de cet engagement. Après tout, comme beaucoup de jeunes filles de son âge, elle pensait que l'amour viendrait après le mariage. Elle avait imaginé que la vie se déroulerait ainsi, que tout se ferait naturellement, comme dans les histoires qu'on lui racontait.

Mais la France, avec ses rues pleines de possibilités et ses horizons larges, avait bouleversé cette vision des choses. Elle avait changé. Elle avait grandi. Et surtout, elle avait commencé à voir le monde autrement. Ses rencontres à l'université, ses expériences de vie, les valeurs qu'elle avait développées en étant loin de sa famille, loin du Mali, avaient ouvert son esprit. Le mariage qu'elle avait accepté ne correspondait plus à ce qu'elle voulait.

Tout avait commencé à changer lorsque ses critères pour un mariage se précisèrent. Aïcha n'était plus la même fille naïve qu'elle avait été avant de partir. Elle savait désormais ce qu'elle cherchait dans un mari. Elle voulait quelqu'un qui partageait ses valeurs profondes, un homme avec qui elle pourrait avancer spirituellement, un mari qui l'apprendrait la religion, quelqu'un de patient, de sage. Mais surtout, elle avait besoin d'un homme qui respecterait ses besoins, et qui, surtout, saurait comprendre la complexité de son être. Elle ne voulait pas d'un homme qui traînait dans des cercles où les contacts avec les femmes étaient fréquents. Elle était jalouse par nature, et ne pouvait imaginer une vie de couple où la confiance serait constamment mise à l'épreuve. Elle voulait un mari qui, comme elle, avait connu la séparation avec le pays natal, un homme qui

comprenait le vide de l'exil et l'éloignement, et qui venait du Mali, de sa terre, de sa culture.

Le problème était que la famille de son prétendant, ainsi que la sienne, étaient déjà très investies dans cette union. Son père, surtout, était un homme d'honneur, un homme qui attachait une grande importance aux liens familiaux et aux engagements pris. Refuser ce mariage serait une humiliation pour lui, et Aïcha le savait. La famille de son prétendant était respectée dans leur communauté, et un refus, dans la mentalité de son père, serait perçu comme un scandale. L'image de la famille en souffrirait, et Aïcha sentait qu'elle trahissait quelque chose de fondamental aux yeux de son père.

Quand elle annonça à son père qu'elle ne souhaitait plus se marier avec cet homme, il réagit comme elle s'y attendait. D'abord choqué, il ne voulait pas comprendre. Il lui dit que l'honneur de la famille était en jeu et que ce genre de décision ne se prenait pas à la légère. Il lui reprocha de changer d'avis sans raison valable, sans se soucier des conséquences pour les deux familles, de l'image qu'ils avaient construite ensemble. "Tu ne sais pas ce que tu fais, Aïcha. Cette union est bonne pour toi, pour ta sécurité, pour notre famille," avait-il dit. Mais pour Aïcha, la sécurité n'était pas seulement une question de confort matériel ou de statut social. Ce qui comptait plus que tout, c'était son bonheur intérieur, son épanouissement personnel.

Cette décision déchira Aïcha, mais elle ne pouvait plus continuer à vivre dans l'ombre de ce qu'elle croyait être la meilleure décision de sa vie. Elle comprenait que ce mariage ne correspondait plus à ce qu'elle recherchait, à ce qu'elle voulait vraiment, et qu'elle ne pouvait pas vivre cette vie en se reniant. Elle était déterminée à être fidèle à ses principes, même si cela signifiait prendre un chemin semé d'embûches.

Au-delà du mariage, il y avait aussi un autre élément qui la perturbait profondément, un autre secret qui grandissait en elle : son amour naissant pour Karamoko, l'ami boursier d'excellence avec qui elle prenait des cours de Coran pendant le mois de Ramadan. C'était un amour silencieux, presque secret, qu'elle n'avait osé partager avec personne. Elle n'en avait même pas parlé à Fatoumata, sa meilleure amie, qui pourtant savait tout de ses pensées et de ses émotions. Mais Karamoko était différent. Il représentait pour elle quelque chose de pur, d'intègre. Il incarnait les valeurs qu'elle recherchait chez un homme : la foi, le respect, l'humilité. Pourtant, elle savait que ce sentiment risquait de compliquer encore plus sa situation. Son cœur, tiraillé entre la loyauté envers sa famille et ce qu'elle ressentait pour Karamoko, se trouvait dans un tourbillon émotionnel qu'elle n'avait jamais imaginé.

C'était un dilemme déchirant. Refuser un mariage arrangé, c'était accepter de briser une tradition, de s'opposer à la volonté de son père et de risquer d'être incomprise par sa famille. Mais c'était aussi l'affirmer, l'affirmer à elle-même, qu'elle ne voulait pas d'un mariage imposé, qu'elle ne voulait pas vivre une vie qu'on lui dictait. Elle voulait écrire son propre chemin, même si cela signifiait tout perdre en chemin. Et en cette période de transition, avec son cœur partagé entre des sentiments contraires, elle savait qu'elle devait écouter sa propre voix, celle qui résonnait fort et claire : "Je veux choisir mon bonheur."

Refuser ce mariage n'avait pas été facile. Mais il avait été nécessaire. Et alors qu'Aïcha se tenait, seule, face à son avenir, une partie d'elle savait qu'elle avait fait le bon choix.

Chapitre 6 : Paris, Un Nouveau Départ

Après un an à Valence et deux à Grenoble suivit du stage de Marseille, un changement de ville s'imposait. Aïcha, forte de son expérience, décida de poursuivre ses études à Paris, où elle allait intégrer le prestigieux master en Architecture des systèmes d'information avec une spécialisation en cybersécurité.

Ce choix, mûrement réfléchi, était une étape importante dans son parcours, mais aussi dans sa vie personnelle. À Paris, elle allait vivre chez sa tante, ce qui changeait radicalement de son mode de vie à Valence, où elle était toute seule. Si la perspective de vivre en famille la réconfortait, elle savait que cela allait bouleverser son quotidien.

Sa tante, sa seule famille proche à Paris, et son mari étaient gentils et accueillants, mais Aïcha, habituellement indépendante, se retrouvait à jongler avec de nouvelles dynamiques. Elle voulait maintenir ses habitudes de liberté, d'organisation personnelle, tout en respectant la vie privée de sa tante et de son mari. Vivre sous leur toit signifiait aussi se soumettre à de nouvelles règles, de nouvelles attentes. Au début, cela n'était pas facile. Elle avait du mal à s'habituer à ne pas avoir son propre espace, à ne pas pouvoir se concentrer sur ses études sans craindre de déranger. Le silence de son propre appartement à Valence lui manquait parfois, mais elle était déterminée à s'adapter.

Les études à Paris étaient aussi un nouveau défi. Son master était exigeant, mais Aïcha n'avait jamais eu peur du travail. Cependant, une difficulté s'ajouta à son parcours : la recherche d'une alternance dans le domaine du développement full-stack. Chaque recherche semblait infructueuse. Le secteur était très concurrentiel, et malgré ses compétences et son expérience, elle se heurtait sans cesse à des refus ou des propositions qui ne correspondaient pas vraiment à ce qu'elle recherchait.

Mais Aïcha ne s'avouait pas vaincue. Elle persévérait. Elle ne voulait pas seulement un emploi pour subvenir à ses besoins ; elle voulait une alternance qui nourrisse ses ambitions professionnelles et personnelles. Et un jour, après plusieurs mois d'attente et d'entretiens ratés, elle reçut l'appel qu'elle attendait : une entreprise de développement lui offrait une alternance. Elle avait enfin trouvé l'opportunité qui lui permettrait de s'épanouir dans son domaine.

Le travail était intense, mais gratifiant. Elle se lança dans la création de sites web, d'applications, et dans la sécurisation des systèmes d'information. Chaque projet était un défi, mais Aïcha, armée de ses nouvelles compétences et de sa détermination, les réussit tous. Elle avait prouvé à elle-même qu'elle était capable de travailler dans ce domaine, qu'elle n'était pas là par hasard. Elle était fière de ses accomplissements, de sa capacité à naviguer entre études, travail et vie personnelle. La cybersécurité était désormais son domaine, et elle savait qu'elle avait encore beaucoup à offrir.

Mais dans ce tourbillon de réussite professionnelle, il y avait aussi une autre quête, plus personnelle : celle du cœur. Aïcha pensait souvent à Karamoko, le jeune homme avec qui elle avait partagé des moments de complicité lors de ses cours de Coran, à Grenoble. Pendant les vacances d'été, Karamoko était retourné au Mali, et c'est là, au Mali, que la situation prit un tournant.

Un matin, alors qu'ils se retrouvaient en famille, Karamoko parla de son envie de se marier avec Aïcha. Cela faisait longtemps qu'il ressentait la même chose qu'elle, mais il ne l'avait jamais dit. Leur histoire, si discrète et secrète, devenait enfin une réalité. Aïcha était heureuse, mais il y avait un obstacle : les deux familles voulaient qu'ils attendent encore. D'abord, ils avaient insisté pour qu'ils finissent leur licence avant de se marier. Puis, une fois la licence obtenue, ce fut la même réponse : "attendez encore, finissez vos masters."

Cette attente, qui semblait interminable, commençait à peser sur Aïcha. Elle comprenait les raisons des familles : la priorité était de terminer les études, d'avoir un avenir professionnel avant de s'engager dans un mariage. Mais plus le temps passait, plus elle sentait que sa vie personnelle était mise en pause. Elle était prête, elle savait qu'elle voulait Karamoko pour époux. Mais cette attente, imposée par des traditions et des pressions familiales, commençait à la frustrer.

Malgré tout, Aïcha se concentrait sur ses études, sur ses projets professionnels. Les mois passaient, et Karamoko, bien qu'il lui manquât terriblement, respectait également la décision des familles. Leur amour était discret, mais fort. Ils se retrouvaient dès qu'ils en avaient l'occasion, souvent par téléphone ou vidéo, mais chaque moment ensemble semblait précieux, presque volé au temps.

Karamoko, pour sa part, était d'accord avec le délai imposé par leurs familles. Il respectait profondément les valeurs de respect et de patience que leurs parents leur avaient inculquées. Mais cela ne l'empêchait pas de rêver à un avenir avec Aïcha. Un avenir où, enfin, ils pourraient se marier, vivre ensemble, et bâtir leur vie.

Les messages qu'ils échangeaient, les appels nocturnes qu'ils se passaient, étaient leur seul moyen de se rapprocher. Les discussions sur l'avenir, sur leurs rêves de famille, sur leurs projets professionnels... tout cela les rapprochait encore plus, même à distance. Leurs familles leur avaient imposé un rythme qu'ils n'avaient pas choisi, mais cela ne faisait que renforcer leur amour. La patience, parfois difficile à supporter, les rendait plus forts.

Mais au fond, Aïcha savait que leur amour était une évidence. Elle l'aimait d'un amour sincère et profond. Ils avaient traversé ensemble des épreuves, même sans le savoir, et elle ne doutait pas un instant que, lorsqu'ils auraient terminé leurs études, ils se retrouveraient pour débiter un nouveau chapitre de leur vie.

Ce n'était qu'une question de temps. Et Aïcha était prête à l'attendre, aussi difficile que cela fût.